

## Vingt-quatrième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : Ex 32, 7-11. 13-14 ; 1 Tim 1, 12-17 ; Lc 15, 1-32*

Chers frères et sœurs,

Nous sommes présents dans cette église en ce dimanche parce que nous habite un désir, une espérance, une attente, peut-être vague, peut-être forte, peut-être inconsciente, peut-être brûlante. Qu'attendons-nous vraiment ? La prière d'ouverture de cette messe l'a exprimé. Nous avons demandé à Dieu : « Pose sur nous ton regard, et que nous ressentions l'effet de ton pardon... » La Parole de Dieu de ce dimanche nous fait accomplir un chemin : du péché au pardon ; et au centre de ce chemin se trouve une présence : le Père. Donnons à Dieu la possibilité de poser son regard sur les recoins les plus inavouables de notre histoire et laissons sa présence prendre l'expression du pardon.

C'est bien de péché dont il s'agit dans les trois lectures. Le péché du peuple qui se corrompt en se fabriquant une idole, ce substitut de Dieu que l'on peut manipuler tout en l'honorant et lui rendant un culte. Je ne suis plus au service de Dieu, mais « dieu » est à mon service. Le péché de saint Paul qui reconnaît avoir été blasphémateur, persécuteur, violent. Le péché des deux fils de la parabole : le péché du pécheur et le péché du juste. Au milieu de tout cela, c'est à chacun de nous de reconnaître en vérité : et mon péché, quelle forme prend-il ? Quelle idole me suis-je fabriquée ? Dans quelle citadelle de bonne conscience, de fidélité figée me suis-je réfugié ? Il y a aussi la corruption, comme l'appelle le pape François, « ce péché qui, au lieu d'être reconnu en tant que tel et de nous rendre humbles, est érigé en système, devient une habitude mentale, une manière de vivre<sup>1</sup> ».

Saint Luc nous décrit dans l'évangile le climat qui permet de sortir du péché ; la façon dont Jésus s'y prend. Et cela ne va pas sans quelques surprises. Jésus ne rabroue pas les pécheurs, ne les fait pas fuir, mais au contraire, « ils venaient tous pour l'écouter ». Il leur fait bon accueil. Comment ? Car il leur fait comprendre que chacun, pécheur ou non, est important. Chaque brebis est importante. Autre chose est de le dire, autre chose est de faire sentir profondément que c'est la relation dans laquelle on se situe. Chaque personne, grand pécheur ou non, est importante. Ce que disait le pape Benoît XVI : « Nous ne sommes pas le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire<sup>2</sup> ». La preuve est de tout donner, de tout abandonner pour la brebis, pour lui assurer la vie. Relevons aussi le climat de joie, de joie collective. Être perdu signifie plus de trace, plus de relation, plus d'avenir. Être retrouvé ne peut causer qu'une joie que l'on partage.

---

<sup>1</sup>PAPE FRANÇOIS, *Le nom de Dieu est Miséricorde*, Paris, Robert Laffont – Presses de la Renaissance, 2016, p. 101.

<sup>2</sup>PAPE BENOÎT XVI, *Homélie* du 24 avril 2005, inauguration du pontificat.

Dans la première Lettre à Timothée, saint Paul affirme en quelques mots l'expérience centrale de sa vie, qui sera aussi celle de millions d'hommes et de femmes après lui : « Il m'a été fait miséricorde ». De saint Paul au pape François, en passant par saint Augustin et saint Charles de Foucauld, qui d'entre nous ne peut pas s'écrier : « Il m'a été fait miséricorde ». Nous pouvons affirmer ceci parce que se dégage une présence, une figure, déjà esquissée dans celle du berger, la figure du père.

Quel Dieu se donne-t-il dans la figure du père du prodigue ? Si je cherche à faire des comptes avec mon père et dilapide ce qu'il me donne, je verrai bien vite qu'une solution comptable n'est pas possible. Quelque chose compte de bien plus important. Si je pars loin dans une vie dissolue, la distance et le désordre n'éteindront pas ce qui me lie au père. Si je suis pris par la famine, par le manque, je comprendrai que ce besoin ne se quantifie pas en biens de consommation mais que mon cœur est ouvert sur un autre besoin. Si je décide de revenir au père pour raison économique ou de commodité, je serai immédiatement introduit dans une autre dimension, une autre forme de relation. Si je ressens de la gêne, de la honte, de la peine, le père m'accueille avec tout son corps et me couvre de baisers. Il n'y a pas la logique de ce qui est dû, la logique du mérité ; il y a la logique de la réconciliation, de la réhabilitation, incarnées dans la vie courante : les danses, les chants, le festin.

Chers frères et sœurs, ce père est notre Père, est notre Dieu. « L'amour envers le fils, cet amour qui jaillit de l'essence même de la paternité, contraint, pour ainsi dire le père à avoir souci de la dignité de son fils<sup>3</sup> », écrit saint Jean-Paul II. Le pardon, la miséricorde, tel est le mystère de l'amour du Père. « La miséricorde, c'est l'acte ultime et suprême par lequel Dieu vient à notre rencontre<sup>4</sup> ».

Que faire ? « Être tout entier tourné vers le Père, c'est partager son amour, sa compassion infinie envers la créature<sup>5</sup> ».

---

<sup>3</sup>SAINT JEAN-PAUL II, *LE Dives in misericordia*, 30 novembre 1980, n. 6.

<sup>4</sup>PAPE FRANÇOIS, *Misericordiae Vultus*, 11 avril 2015, n. 2.

<sup>5</sup>Boris BOBRINSKOY, *La compassion du Père*, Paris-Puilly, Éditions du Cerf – Le Sel de la Terre, 2000, p. 104.